

Europe Solidaire Sans Frontières > Français > Thèmes > Sociétés, civilisations et identités > Identités, unité, égalité > **Au mur des appartenances : la gauche déchirée par le « racisme antiraciste »**

Au mur des appartenances : la gauche déchirée par le « racisme antiraciste »

Un article de Jean Birnbaum suivi en réponse d'une « tribune » signée de « vingt intellectuels »

dimanche 11 juin 2017, par [BIRNBAUM Jean, Collectif / Signatures multiples](#) (Date de rédaction antérieure : 9 juin 2017).

Analyse. L'usage militant de notions comme « la race » ou l'« islamophobie » suscite un malaise croissant dans le mouvement social.

De mémoire anarchiste, ce fut une soirée plus agitée que les autres. Le 28 octobre, à Marseille, la librairie Mille Bâbords fut le théâtre d'une bagarre inédite. Un débat organisé sur le thème « S'opposer au racialisme » fut interrompu, non par les habituels « nervis fascistes » mais par... d'autres libertaires !

Après avoir provoqué un tohu-bohu dans le local, une trentaine d'activistes se présentant comme des « personnes racisées » diffusèrent un tract qui mettait en garde les « anti-racialisateurs » et autres « petits gauchistes blancs de classe moyenne » : « Nous sabotons toutes vos initiatives », prévenaient les auteurs dudit tract, qui venaient déjà de joindre la pratique à la théorie, puisque les tables avaient été retournées, les livres éparpillés, des boules puantes lancées et une vitrine brisée...

Encore sonnés par les gifles qu'ils venaient de recevoir, des militants protestaient : parce que nous refusons de parler de race, voilà qu'on nous traite de racistes ! A l'initiative de cette réunion se trouvaient en effet des libertaires inquiets de voir nombre de leurs camarades substituer la question raciale à la question sociale.

Intitulé « Jusqu'ici tout va bien », le texte censé nourrir la discussion disait ceci : « Ironiquement, aujourd'hui, refuser les termes de "race" ou d'"islamophobie" expose à l'infamante accusation de racisme, visant à étouffer ainsi toute possibilité de débats, de critiques et de refus. Certains anarchistes en sont rendus à proscrire le slogan "Ni dieu ni maître" sous prétexte d'islamophobie et certains marxistes pensent que pour être antiraciste, il est urgent d'ajouter la race à la classe. »

Malaise

Apparemment anecdotique, cet épisode n'en révèle pas moins le malaise que suscite, dans une partie de plus en plus large de la gauche, non seulement l'utilisation de notions comme celles de « races » ou d'« islamophobie », mais aussi des initiatives visant à promouvoir une « non-mixité racisée », à l'instar du festival afroféministe Nyansapo, qui se déroulera à Paris fin juillet (voir *Le Monde* du 31 mai), ou du « camp d'été décolonial » tenu à Reims en 2016.

Dans la galaxie des gauches contestataires, ce n'est pas au nom de la République d'Elisabeth Badinter ou de la laïcité façon Manuel Valls que l'on récuse « l'idéologie racialisatrice » : c'est au nom de l'universalisme dont sont porteuses les luttes sociales. Il s'agit d'affirmer que le combat -

contre le racisme et les discriminations nécessite un front uni des opprimés, front que la grille de lecture « postcoloniale » menacerait de faire imploser.

Dès 2005, réagissant à « L'Appel des indigènes de la République », le philosophe Daniel Bensaïd, qui avait été de tous les combats depuis les années 1960, et qui reconnaissait la pertinence de la non-mixité sexuelle dans le mouvement féministe, soulignait les ambiguïtés d'une telle pratique sur le terrain ethnique. Il craignait une « autonomie identitaire de repli et de fermeture » qui introduirait parmi les opprimés « une forme pernicieuse de droit du sang », voire cette forme d'intolérance que Frantz Fanon nommait le « racisme antiraciste ».

Dans ses *Fragments mécréants* (Lignes, 2005), Bensaïd pointait « les confusions charriées par la notion non clarifiée de postcolonialisme », dont les usages militants ne sont pas toujours à la hauteur de leur théorisation académique.

« Tout se mêle et se confond dans une dénonciation brouillonne, au risque d'ajouter la division à la division, et de faire tourner à plein régime la stérile machine à culpabiliser. On aura beau user ses semelles à marcher contre la guerre, pour les droits des sans-papiers, contre toutes les discriminations, on sera toujours suspect de garder quelque part en soi un colonisateur qui sommeille. »

Imaginaire marxiste

Une bonne décennie plus tard, cette crainte s'est intensifiée, y compris chez des militants qui avaient pu adhérer aux thèses postcoloniales et qui voyaient plutôt d'un bon œil, jusqu'alors, les pratiques ponctuelles de non-mixité militante, ou la réappropriation politique du concept de « race ». Il faut dire que le rapport de force a lui aussi évolué. A l'époque de « L'Appel des indigènes », beaucoup, à gauche, reconnaissent la nécessité de rompre avec un vieil imaginaire marxiste qui faisait de la lutte des classes l'enjeu central, la « contradiction principale » par rapport à laquelle d'autres enjeux (sexuels, raciaux ou religieux) devaient demeurer secondaires.

Aujourd'hui, nombre d'entre eux ont le sentiment que le bâton a été tordu dans l'autre sens, au point que toutes les luttes deviendraient secondaires par rapport à celles d'un « indigène » auquel les autres victimes de l'oppression auraient obligation de se rallier.

« Les indigènes de la République appellent légitimement les autres forces émancipatrices à se décoloniser, c'est-à-dire à se débarrasser d'adhérences coloniales le plus souvent non conscientes. Mais ils refusent, en sens inverse, que ces forces émancipatrices les appellent à se défaire des préjugés et des pratiques inspirées par d'autres modes de domination : que le mouvement ouvrier les invite à se désembourgeoiser, que le mouvement féministe les invite à se démachiser, que le mouvement homosexuel les invite à se déshomophobiser... », note ainsi le sociologue Philippe Corcuff, aujourd'hui membre de la Fédération anarchiste, dans un texte paru en 2015 sur le site libertaire Grand Angle.

De cette inversion du rapport de force, certains trouvent une illustration dans la visibilité du Parti des indigènes de la République et de sa porte-parole, Houria Bouteldja, eu égard à la faiblesse militante de ce mouvement et à sa modeste implantation dans les quartiers populaires. Si ce parti marginal pèse autant, disent ses détracteurs de la gauche radicale, c'est qu'il peut compter sur l'appui exalté de quelques universitaires blancs, qui sont à l'« indigène racisé » ce que les « intellectuels petits-bourgeois » étaient jadis à l'ouvrier communiste : des compagnons de route qui barbotent dans les eaux enivrantes de la mauvaise conscience.

« **Tétanie** »

« Par le biais d'un chantage moral à la culpabilité blanche et collective, la non-mixité racisée est imposée comme une évidence dans le débat public, tonnent les auteurs d'un livre intitulé *La Race comme si vous y étiez !* (2016, disponible sur Internet, 3 €). Alors que ces positions essentialistes issues de cénacles universitaires ne se donnent même pas la peine d'avancer masquées, une tétanie semble s'être emparée des milieux contestataires, et c'est un tapis rouge qui finit par être déroulé devant les tenants de la guerre de tous contre tous. Face à la publication d'un pamphlet ouvertement raciste comme *Les Blancs, les Juifs et nous* [Houria Bouteldja, éditions La Fabrique](...), les réactions sont d'une rareté et d'une timidité étonnantes. »

L'outrance volontariste, parfois menaçante, du livre d'Houria Bouteldja, paru en mars 2016, semble bel et bien avoir constitué la provocation de trop pour maintes figures des gauches.

Avec un tel programme, notait le directeur du *Monde diplomatique*, Serge Halimi, en août 2016, « toutes les balises historiques du combat multiséculaire pour l'émancipation humaine (le rationalisme, le syndicalisme, le socialisme, le féminisme, l'internationalisme...) seront balayées par les torrents essentialistes et religieux ».

Quant aux militants de Lutte ouvrière, ils faisaient valoir que les thèses de Bouteldja constituaient « la négation des idées communistes » : « Ce livre abject défend les idées les plus réactionnaires, à commencer par un antisémitisme nauséeux (...), une homophobie assumée, une exaltation de "la redoutable et insolente virilité islamique" (sic) et une prise de position contre le féminisme, dénoncé comme une exportation blanche », peut-on lire dans le mensuel *Lutte de classe* de février 2017.

« Traître à sa race »

Même exaspération du côté des éditions Libertalia, dont le catalogue compte pourtant des auteurs peu suspects d'hostilité à l'égard des thèses « indigènes ». « Quand ce livre est paru, on s'est dit : "Ce n'est plus possible, on ne peut pas laisser la jeune génération 'cortège de tête', celle qui est née à la politique dans les manifs contre la loi travail, basculer là-dedans" », confie Nicolas Norrito, coanimateur de Libertalia.

Quelques mois plus tard, la petite maison libertaire publie un essai en forme de riposte, *La Fabrique du musulman* (160 p., 8 €). Nedjib Sidi Moussa, docteur en sciences politiques de 34 ans, y fustige « une gauche cléricale à tendance raciale » qui mine de l'intérieur les combats pour l'émancipation et prospère sur les défaites du mouvement social.

Analysant textes et prises de position, Nedjib Sidi Moussa s'étonne notamment que des militants anarchistes puissent reprendre tel quel un mot d'ordre comme celui de la « lutte contre l'islamophobie », alors qu'il sert d'étendard à des islamistes en France et, sur la scène internationale, à des Etats aussi puissants que réactionnaires. Dans un contexte où les organisations du mouvement ouvrier sont en perte de vitesse, il est inquiétant de constater que « des libertaires en viennent à tenir un langage qui s'accorde avec celui de l'Organisation de la coopération islamique », avance le chercheur.

Issu d'une famille naguère engagée dans le combat pour l'indépendance de l'Algérie, Nedjib Sidi Moussa confie être coincé « entre le marteau de la professionnalisation et l'enclume de la racialisation ». Bien sûr, le simple fait de dire ce qu'il dit en portant le nom qu'il porte lui vaut déjà le soupçon d'être un « traître à sa race », comme on parlait jadis de « trahison de classe ». Mais cela lui permet d'exhiber l'un des aspects qui suscitent le plus sa révolte dans le discours ethno-différencialiste d'une partie des gauches : à force de rabattre toute espérance universaliste sur une stratégie de domination blanche, ce discours cloue les individus au mur des appartenances identitaires et leur barre l'accès aux chemins de l'émancipation.

Jean Birnbaum

* « La gauche déchirée par le « racisme antiraciste » ». LE MONDE IDEES | 09.06.2017 à 06h34 •

Mis à jour le 09.06.2017 à 15h49 :

http://www.lemonde.fr/idees/article/2017/06/09/la-gauche-dechiree-par-le-racisme-antiraciste_5141086_3232.html

Vers l'émancipation, contre la calomnie. En soutien à Houria Bouteldja et à l'antiracisme politique

Dans une tribune au « Monde », vingt intellectuels réagissent à l'article « La gauche déchirée par le racisme antiraciste », publié dans le supplément « Idées » daté samedi 10 juin.

TRIBUNE. Dans le supplément « Idées » daté samedi 10 juin, Jean Birnbaum consacre un article au « malaise croissant dans le mouvement social » face à « l'usage militant des notions comme la “race” ou l’“islamophobie” ». Il y rapporte des propos tenus ici ou là sur les Indigènes de la République et, au-delà, sur l'antiracisme décolonial et politique. Dans ces allusions, une nouvelle fois, Houria Bouteldja est la cible privilégiée des accusations les plus insensées, qui sont autant de calomnies : racisme, antisémitisme, homophobie... Il semble décidément que ses contempteurs n'aient pas lu son livre *Les Blancs, les Juifs et nous* [La Fabrique, 2016], se soient arrêtés à son titre sans le comprendre ou à quelques extraits cités à contre-emploi.

L'ouvrage de Pap Ndiaye, *La Condition noire* [Calmann-Lévy], paru en 2008, n'avait pas fait couler tant d'encre amère. Tout au contraire, il avait été érigé en force intellectuelle du moment. Il montrait que la couleur de peau constitue dans nos sociétés un facteur de différenciation, de disqualification sociale et de discrimination. Il contribuait par là à articuler classe et race, après des décennies marquées par l'illégitimité du sujet. L'accueil chaleureux réservé dans les médias à Pap Ndiaye pourrait-il s'expliquer parce qu'il parlait de Noirs ? Pourtant, s'il y a des Noirs, c'est nécessairement qu'il y a des Blancs. Les Blancs veulent rarement être nommés tels, n'entendent pas voir ce que renvoie ce miroir. Ce ne sont là que des constructions historiques et sociales, mais elles pèsent. Les ignorer empêche de les combattre. La quantité de mélanine présente dans nos peaux, toute dérisoire et arbitraire qu'elle soit, nos origines, cultures, religions ou non, la longue histoire de la colonisation, créent des privilèges et des dominations, conscientes ou non. Houria Bouteldja le décrit avec évidence : « A niveau social équivalent, il vaut toujours mieux être blanc ».

Dans son livre important, complexe et tiraillé, Houria Bouteldja évoque ses propres déchirements comme indigène et Blanche ou, plus précisément, « blanchie » : des poètes et écrivains l'avaient dit aussi, Damas, Césaire, Fanon, tant d'autres. Elle évoque avec pudeur son sentiment d'humiliation devant ses parents qui « faisaient trop pauvres, trop immigrés » ; notre honte est que cette honte soit possible. Son attachement au Maghreb est relié aux juifs qui y vivaient, dont l'absence désormais crée un vide impossible à combler ; il laisse l'auteure « inconsolable ». Et cependant, ses détracteurs enchaînent les contresens comme des perles empoisonnées. Si nous ne nous retrouvons pas dans tous ses arguments ni dans toutes ses positions, ce déchaînement nous est insupportable.

L'antiracisme politique ne se résume nullement à Houria Bouteldja ; ses représentant.e.s peuvent parfois être en désaccord avec tel ou tel de ses choix. Mais ce qui est visé à travers la violence des

attaques qui la ciblent, c'est l'antiracisme politique dans son ensemble, c'est-à-dire toute tentative de s'organiser et de lutter pour en finir avec l'oppression. La haine qu'Houria Bouteldja suscite est à la mesure de son courage. Courage de secouer nos bonnes consciences quand nous préférons oublier ce qu'accorde le fait d'être Blancs, ici, en Occident. Courage d'évoquer le combat quotidien des femmes racisées et la lutte des féministes décoloniales. Refus résolu et pour jamais de verser dans l'essentialisme de « l'homme indigène », qui masque si opportunément les violences faites aux femmes partout dans nos sociétés.

Dans le livre d'Houria Bouteldja, « Vers une politique de l'amour révolutionnaire » n'est pas un sous-titre de coquetterie ni une lubie d'éditeur : c'est un appel criant à quitter nos entre-soi, à désertier nos cloisonnements et nos endiguements.

Ce n'est certainement pas là une substitution de la question raciale à la question sociale : c'est un croisement, une intersection comme le disent les sciences sociales. Aucune lutte n'est secondaire : le front uni est nécessaire. Il passe par la reconnaissance de toutes les oppressions. Dans le livre d'Houria Bouteldja, « Vers une politique de l'amour révolutionnaire » n'est pas un sous-titre de coquetterie ni une lubie d'éditeur : c'est un appel criant à quitter nos entre-soi, à désertier nos cloisonnements et nos endiguements. Comment peut-on ne pas voir que c'est tout l'opposé d'une guerre ? L'auteure s'adresse aux prolétaires, aux paysans, aux chômeurs, aux laissés-pour-compte, aux « sacrifiés de l'Europe des marchés et de l'Etat ». Elle se tourne vers la gauche, en particulier cette gauche radicale qui aspire à un tout autre monde. Elle veut faire front commun. Elle en appelle enfin à une histoire dénationalisée et déracialisée ; comme l'écrivait C. L. R. James à propos de ses aïeux, lorsque lui aussi s'adressait aux Blancs : « Ils sont mes ancêtres, ils sont mon peuple. Ils peuvent être les vôtres si vous voulez bien d'eux. »

Une telle pensée, qui travaille les catégories existantes pour mieux s'en échapper, est en avance sur son temps, décalée dans son époque. Elle dérange, choque, indigné qui veut lire trop vite et condamner sans procès. Ce ne sera pas la première fois qu'une telle discordance des temps est à l'œuvre : les révolutionnaires, les marxistes, les libertaires, les féministes l'ont toutes et tous éprouvée. Ce combat revient à se délester de nos catégories ; il commence par une prise de conscience. Notre émancipation est à ce prix.

Par Ludivine Bantigny (historienne), Maxime Benatouil (co-président de l'Union juive française pour la paix), Judith Bernard (metteure en scène et journaliste), Déborah Cohen (historienne), Christine Delphy (sociologue et militante féministe), Annie Ernaux (écrivaine), Fabrice Flipo (philosophe), Isabelle Garo (philosophe), Eric Hazan (éditeur et écrivain), Stathis Kouvelakis (philosophe), Philippe Marlière (politiste), Dominique Natanson (co-président de l'Union juive française pour la paix), Olivier Neveux (universitaire), Ugo Palheta (sociologue), Geneviève Rail (universitaire, Simone de Beauvoir Institute and Womens Studies, Canada), Catherine Samary (économiste), Michèle Sibony (Union juive française pour la paix), Isabelle Stengers (philosophe), Julien Théry (historien), Rémy Toulouse (éditeur).

* LE MONDE IDEES | 19.06.2017 à 18h47 • Mis à jour le 19.06.2017 à 19h08 :

http://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2017/06/19/vers-l-emancipation-contre-la-calomnie-en-soutie-n-a-houria-bouteldja-et-a-l-antiracisme-politique_5147623_3232.html?xtmc=bouteldja&xtcr=1
